

dans les idéologies fasciste et stalinienne. Ce sont les stalinien et les fascistes qui pensent que la jeunesse est l'avenir du monde. Et le sel de la terre.

Je pense que respecter les étudiants, c'était précisément leur dire cela. C'était aussi leur dire que Devaquet n'était pas un homme indigne, que l'université n'échapperait pas à sa réforme, et qu'un réflexe conservateur frileux comme ils ont eu était un réflexe absurde. Réactionnaire. J'ai essayé d'avoir une attitude qui ne soit pas une attitude d'alignement bête et qui soit une attitude qui fasse droit à ce qui me semble être le vrai métier de l'intellectuel : à savoir penser, réfléchir, compliquer les choses. A quoi ça sert les intellectuels, vous me demandiez ? Voilà. Je vous réponds. Souvent, on félicite un intellectuel parce qu'il simplifie les problèmes. Je pense que c'est le contraire. Il n'est jamais si utile que lorsqu'il entreprend de les compliquer !

Est-ce que vous dites ça, « compliquer les choses », parce qu'en ce moment le but des hommes politiques c'est de réunir trois Français sur quatre, donc de tout aplanir ?

Entre autres, c'est vrai que le climat de cohabitation actuel et d'unanimité généralisée rend plus nécessaire que jamais cette nécessité absolue de compliquer les choses. Mais, au-delà de ça, je pense que ça a toujours été vrai. Un intellectuel sert à couper les cheveux en quatre.

Les intellectuels, il y en a de moins en moins et pourtant on n'a jamais autant parlé de culture. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

C'est là-dessus que j'ouvre mon livre. On n'a jamais autant parlé de culture. Mais en faisant passer sous le pavillon culturel des marchandises de contrebande qui souvent n'ont pas grand-chose à voir avec la culture.

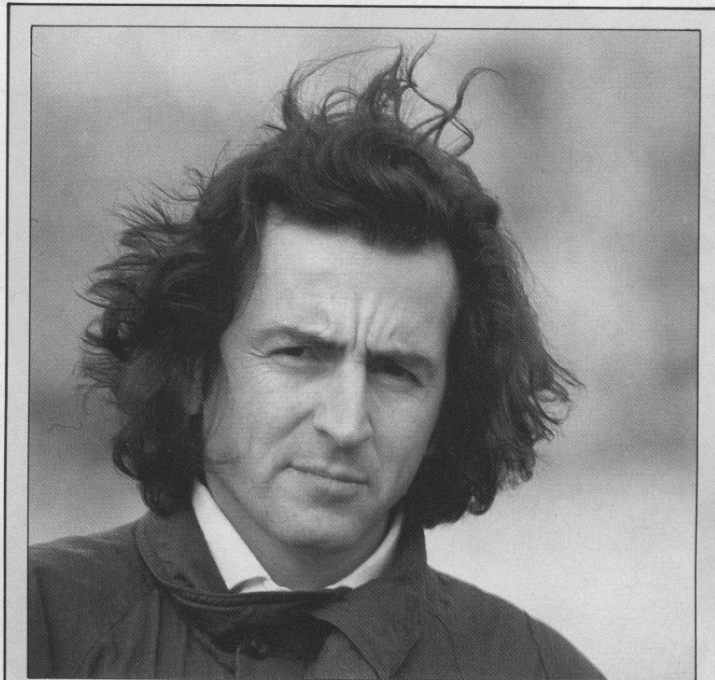
Jack Lang, qui est un ministre populaire de la Culture, a propagé l'idée du tout-culture, comme on dit du tout-électrique. Vous le dénoncez ?

Jack Lang, je l'aime beaucoup, et je pense que son action au ministère de la Culture a eu de nombreux aspects positifs. Cela étant, il

a une certaine responsabilité dans le malaise que je décris et il est exact qu'il a beaucoup contribué à cette banalisation du concept de culture, à cet effacement des frontières et à cette étrange confusion qui fait qu'aujourd'hui l'homme de la rue est convaincu qu'au fond, entre une page de Proust et une page dessinée de Goscinny, entre un film de Visconti et un vidéo-clip d'un

new look qu'on nous sert depuis quelques années fait le plus mauvais ménage qui soit avec la culture véritable. Ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas s'intéresser à la vidéo. Ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas s'intéresser à la mode. Mais ça veut dire qu'il faut hiérarchiser.

Il faut oser dire qu'il y a des genres culturels nobles et des genres culturels moins nobles. Qu'il y a des cultures majeu-



“Il faut oser dire qu'il y a des genres culturels nobles et d'autres moins nobles, qu'il y a des cultures majeures et des cultures mineures”

sous-chanteur de rock quelconque, il n'y a pas de grande différence. Jack Lang, c'est aussi autre chose, bien sûr. Mais, au débit de son règne, il faut incontestablement inscrire cette banalisation du concept de culture.

Et cette banalisation va durer ?

Elle dure. Je crois qu'il faudrait dire que l'actuel ministre de la Culture, François Léotard, de ce point de vue n'est pas sorti de l'ère Lang. Prenez un autre exemple. L'idée même d'une « culture jeune ». C'est bête. C'est absurde. La culture est vieille par définition. La culture, c'est la mémoire des siècles. Donc cette espèce de modernisme

et qu'il y a des cultures mineures. Mais il n'y a pas que Lang. Il n'y a pas que les ministres. Les intellectuels aussi ont une grande responsabilité. Il y a un grand philosophe français que vous connaissez bien, Gilles Deleuze, qui avait écrit un livre il y a quinze ans sur Kafka, « Pour une littérature mineure ». Il y disait en substance que la seule bonne culture, c'était la culture mineure. Il porte une vraie responsabilité, lui aussi, dans ce renversement des valeurs.

Puisque vous dites : « il y a de mauvais intellectuels aussi », alors en 1987, en France, qui sont les bons intellectuels ?

Difficile de donner des noms, comme ça, au débotté. Mais il y a de nombreux intellectuels qui font honneur à la tradition. Marek Halter, par exemple, Philippe Sollers, André Glucksmann, Alain Finkielkraut, Marguerite Duras.

Vous êtes très connu, vous avez un rôle dans la société. Mais je vous regardais, avec votre chemise ouverte, vos cheveux sur les épaules, est-ce qu'on pourrait imaginer un Bernard-Henri Lévy avec une cravate club et les cheveux courts comme un cadre de la Société générale ? Est-ce que vous pensez que vous auriez le même impact sur le public ?

Je n'en sais rien. Je m'en fiche. La seule chose dont je sois sûr, c'est que l'intellectuel d'aujourd'hui se doit d'entrer dans la modernité, d'assumer ses défis. Au lieu de pleurnicher, les intellectuels feraient mieux d'apprendre à se servir des médias.

Vous, vous savez ?

J'essaie. Et puis j'essaie d'éviter qu'ils se servent trop de moi.

Votre intellectuel du troisième type, il défend quelles valeurs aujourd'hui ?

On est dans une période probablement intermédiaire, pas stérile. Ce qui est vrai, c'est que les intellectuels se sont autostérilisés. Tout se passe comme s'ils avaient signé un pacte avec eux-mêmes et avec leurs pairs selon lequel il fallait faire le moins de vagues possible. Ils ont inventé la cohabitation, surtout ne pas se disputer.

La cohabitation existait donc avant 1985 ?

Oui. La cohabitation, c'est Aron et Sartre sur le perron de l'Elysée. A partir de cette poignée de main Sartre-Aron, il y a eu une espèce de consensus qui s'est installé dans le monde intellectuel français, une sorte de religion du consensus.

Et c'est dommage ?

Je n'aime pas les consensus. Je pense qu'une société de consensus est une société en train de se nécroser. En train de crever. Je suis contre la cohabitation. Mais au-delà de ça, je crois que les unanimismes marquent toujours le début... des naufrages de grande ampleur. ■

Photos : JEAN-FRANÇOIS BARON